

PETITS SANCTUAIRES D'ATTIQUE


Par Jean-Yves Boriaud, professeur émérite
de langue et littérature latines à l'université de Nantes



L'Erechthéion, sur l'Acropole d'Athènes © C. Bichard

Conférence à domicile


De l'Athènes antique, on retient d'abord l'Acropole, incontournable silhouette dans le paysage légendaire de la ville. Cet ensemble architectural, mondialement célèbre, est consacré à l'Athéna qui donna son nom à la cité, et plus spécialement à l'Athéna Parthénos, déesse vierge que l'homme d'État Périclès avait logée dans son merveilleux écrin, le Parthénon. Il y avait là aussi l'Athéna des combats, gigantesque (une dizaine de mètres de haut) statue de bronze de la déesse en armes (Athéna Promachos), ou Athéna Erganê, attentive aux travaux féminins... Au milieu des souvenirs de sa brutale prise de possession de la ville, quand les Athéniennes l'avaient choisie comme protectrice de préférence à son concurrent Poséidon, dieu des mers, soutenu par les hommes, inférieurs en nombre dans la ville. La dispute des dieux avait été terrible, comme le rappelait la frise du fronton ouest du Parthénon. Et, dans un temple composite du nord de l'Acropole, l'Érechthéion, demeurait un petit réservoir, plein d'une eau qu'avait fait jaillir là, de son trident, le maître des Océans, à côté d'un olivier jalousement entretenu, celui par lequel Athéna, au même moment, avait, disait-on, promis aux Athéniens la richesse terrienne. La légende donnait à l'épisode des prolongements sans fin, et l'Attique entière en conservait la trace. La mainmise d'Athènes sur sa région passait en effet par une série de relais, souvent à la fois religieux et militaires, destinés à asseoir et justifier sa domination, sous la forme de petits sanctuaires parfois fortifiés, qui nous sont parvenus dans un environnement exceptionnellement proche de celui de leurs origines.

Le cap Sounion et ses ruines  Wikimedia Commons



Les sanctuaires du cap Sounion

Ainsi le sanctuaire de Poséidon, au cap Sounion, à 75 km à l'est de la capitale, promontoire jadis célébré par Homère et d'où, disait la légende, le malheureux Égée se serait jeté dans la mer – lui donnant son nom – persuadé que son fils Thésée n'avait pas survécu à son expédition contre le Minotaure crétois. Qui doublait ce cap était censé apercevoir, au loin, le reflet du soleil sur la lance d'Athéna Promachos, signe ô combien rassurant : il se savait ainsi sous la protection militaire d'Athènes, ce que confirmait, au pied du promontoire, la présence de deux trières toujours en alerte, prêtes à tout instant à foncer au Pirée avertir d'un danger maritime. Au sommet de ce promontoire de 60 m de haut, battu par les vagues du golfe Saronique, on découvre toujours avec le même saisissement le temple de Poséidon, édifié entre 444 et 440, et juste assez restauré pour suggérer son antique beauté, avec ses antiques colonnes dressées face aux vents marins : pour mieux leur résister, elles ne comportent que 16 cannelures, au lieu de 20, comme voudrait la tradition. Sur les 38 colonnes qui, à l'origine, soutenaient le temple, toutes taillées dans le marbre blanc local, 15 ont été conservées, dont 4 relevées au ^{xx}e siècle.

Le sanctuaire de Poséidon
 Wikimedia Commons

Conférence à domicile

La légende voulait que ce sanctuaire ait été accordé par Zeus à Poséidon.

Par de monumentales propylées, on pénétrait dans le sanctuaire qui, côté sud, donnait directement sur une falaise abrupte. Au nord, il était clos par une élégante *stoa* (galerie couverte) et sur l'espace consacré ainsi déterminé se dressaient des statues de *kouroi* (jeunes hommes à taille humaine) censés représenter le dieu en sa demeure (sa statue, à l'intérieur du temple, a disparu). La légende voulait en effet que ce sanctuaire ait été accordé par Zeus à Poséidon dépité, en guise de compensation, et la prudence exigeait, quand un navire doublait le cap, que son capitaine lui fit un sacrifice (on nous parle de deux jarres de vin...). Quant à Athéna, elle était bien là, elle aussi, mais l'on ne distingue plus, de son temple, en retrait et un peu plus bas, que de modestes infrastructures, même si la façade de ce monument des années 470, de structure originale (son toit était soutenu par quatre simples colonnes), dut être démantelée dès le 1^{er} siècle av. J.-C. et plusieurs de ses éléments réemployés dans un temple de l'agora d'Athènes. Quoi qu'il en soit, le sanctuaire était fermé par une solide ceinture de fortifications, construites sans doute en 414 et agrandies au III^e siècle av. J.-C., englobant la cale aux trières, toujours nettement découpée, mais inaccessible depuis le site (on peut l'atteindre, au prix de quelques difficultés, par un itinéraire un peu rocaillieux, en longeant et dépassant la plage du Sounion...). Près du temple d'Athéna, on distingue enfin un petit sanctuaire de forme ovale, lié à la légende troyenne : il aurait en effet été consacré, après la fin de la guerre de Troie, à Phrontis, l'un des pilotes de Ménélas, tué en ce lieu par Apollon, soutien des Troyens pendant la longue guerre qui venait de se terminer.



Le sanctuaire de Poséidon au coucher du soleil  Wikimedia Commons



Vue sur l'Acropole d'Athènes 📍 F. Thouvenin

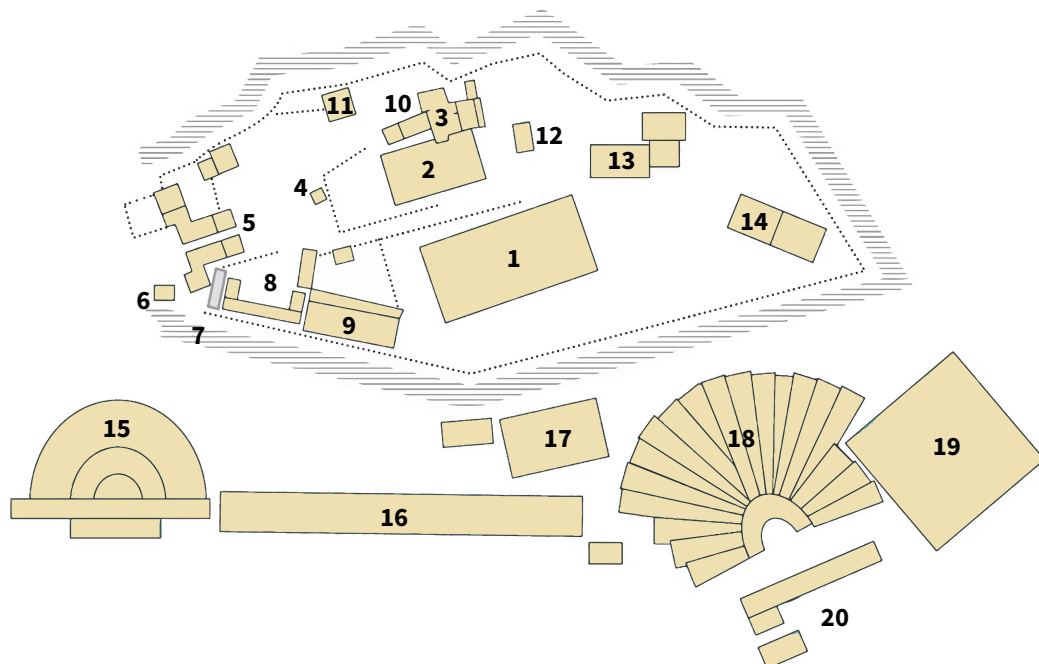
Sur son rocher athénien, cette Athéna aux multiples visages laissait place à une autre déesse, d'une grande importance : Artémis.

Le sanctuaire d'Artémis Brauronia

Sur son rocher athénien, cette Athéna aux multiples visages laissait malgré tout une place à une autre déesse, d'une grande importance : Artémis. Sœur d'Apollon et fille de Zeus, elle y disposait, à quelques dizaines de mètres de la façade ouest du Parthénon, d'un sanctuaire très simple, dit d'Artémis Brauronia du fait de la relation privilégiée qu'il entretenait avec son homologue sylvestre, à Brauron, sur la côte est de l'Attique, à 40 km d'Athènes. Là, cette déesse chasseresse, divinité de la nature sauvage, était dans son paysage, au sein d'un véritable nid de verdure, lieu idyllique le long d'un rafraîchissant ruisseau, franchi par un pont antique toujours visible. Quant à Iphigénie, sa prêtresse, fille légendaire du roi Agamemnon, elle avait, au pied, comme dit l'auteur tragique Euripide, des "saintes collines de Brauron", dans une grotte, son tombeau, où on lui consacrait les vêtements des femmes mortes en couches : une légende voulait en effet que, sauvée par Artémis, au moment où elle allait être sacrifiée, elle ait été emportée jusqu'en Tauride : là, devenue prêtresse de la déesse, elle aurait été chargée de tuer les étrangers faisant mine d'aborder sur le rivage du temple. Cela jusqu'à l'arrivée de son frère Oreste, envoyé là par Apollon afin d'y rafler la statue de la déesse : elle le reconnaît au dernier moment, l'épargne, et repart avec lui (et avec la statue). Sous la conduite d'Athéna, elle rejoint alors le sanctuaire de Brauron où elle finira sa vie, gardienne (pacifique cette fois) du sanctuaire.

Conférence à domicile

PLAN DE L'ACROPOLE



1. Parthénon
2. Ancien temple d'Athéna
3. Érechthéon
4. Statue d'Athéna Promachos
5. Propylées
6. Temple d'Athéna Nikè
7. Éleusinion
8. Brauronéon
9. Chalcothèque
10. Pandroséion
11. Maison des Arrhéphores
12. Autel d'Athéna
13. Autel de Zeus
14. Hérôon de Pandion
15. Odéon d'Hérode Atticus
16. Stoa d'Eumène de Cardia
17. Asclépiéon
18. Théâtre de Dionysos
19. Odéon de Périclès
20. Téménos de Dionysos Eleuthéreus
21. Fontaine mycénienne

Mais l'Artémis adorée en l'un et l'autre lieu, réputée avoir aidé sa mère Léto à accoucher de son jumeau Apollon, sur l'île de Délos, passait pour la protectrice des petites filles, qu'elle conduisait vers l'âge adulte. De petites athéniennes de bonnes familles, étaient donc hébergées dans des chambres, à l'arrière d'un grand portique en Π, parfaitement visible aujourd'hui. Lui-même jouxtait le "saint des saints", au sud-ouest, le temple de la déesse, de 19 m sur 10, à l'aplomb d'une source où l'on a retrouvé bien des offrandes, statuettes ou petits vases, et dont l'eau allait rejoindre le ruisseau, le portique venant conférer un aspect monumental et solennel au petit sanctuaire artémisien.

Lors des grandes fêtes d'Artémis une joyeuse et bruyante procession allait offrir à l'Artémis de Brauron le vêtement que lui avaient tissé ses jeunes adeptes, sur le modèle de la procession des Grandes Panathénées.

Devant le temple, autour de l'autel, apparent aujourd'hui encore, devaient se dérouler les danses rituelles de ces petites filles d'une dizaine d'années : sans doute, revêtues d'une robe couleur safran rappelant le pelage de l'ourse, devaient-elles mimer l'animal favori de la déesse. Elles "faisaient les ourses", lors de cette *arkteia*, où, pensait-on, elles abandonnaient leur part de sauvagerie en prévision de leur futur mariage. Elles fuyaient devant l'autel surmonté d'une torche, derrière lequel apparaissait un palmier, tel celui qui avait présidé, à Délos, à l'accouchement de Léto. De ces fillettes, dites "petites ourses", on a un grand nombre de statues, grandeur nature, dans l'agréable musée qui jouxte le site. Lors des grandes fêtes d'Artémis, enfin, tous les quatre ans, depuis le sanctuaire athénien, une joyeuse et bruyante procession allait offrir à l'Artémis de Brauron le vêtement que lui avaient tissé ses jeunes adeptes, sur le modèle de la procession des Grandes Panathénées où d'autres fillettes venaient remettre à l'Athéna de l'Acropole le voile qu'elles lui avaient confectionné.



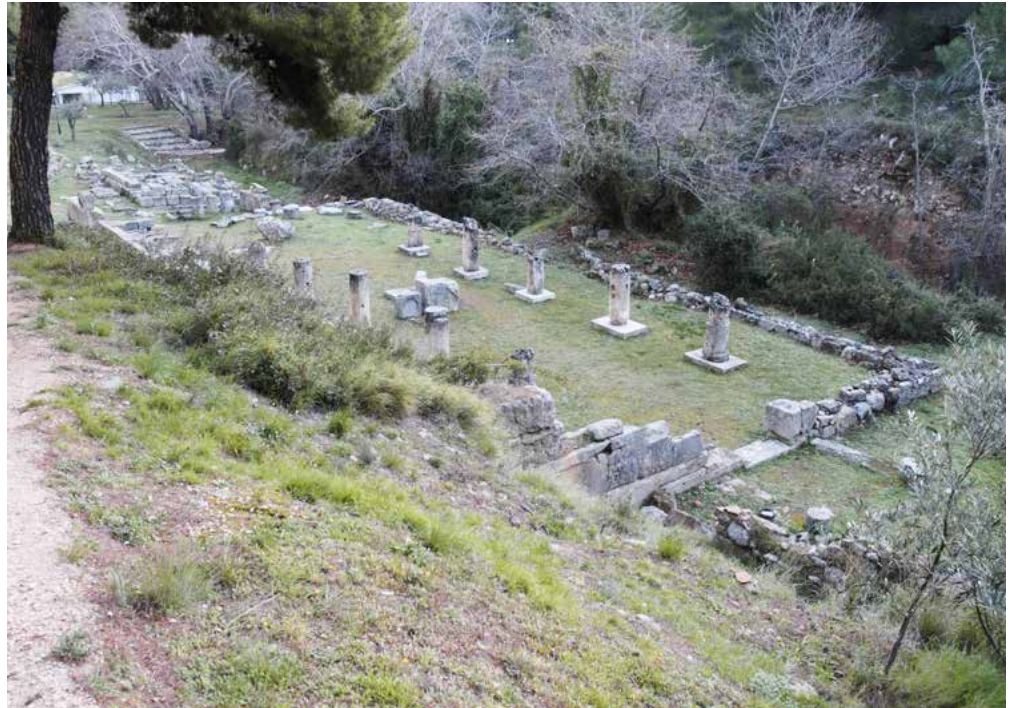
Statue de "petite ourse" au musée de Brauron
 Wikimedia Commons


L'amphiaréion d'Oropos

Autre site singulier à l'ouest de l'Attique, à la limite de la Béotie, le sanctuaire d'un héros à l'histoire compliquée, Amphiaraos. À 37 km d'Athènes et à 6 de la ville d'Oropos, il s'étire au flanc d'un vallon boisé, le long d'un paisible ruisseau, sur à peine 300 m. Là, depuis les années 420 av. J.-C. et pendant au moins sept siècles, des milliers de pèlerins inquiets vinrent s'enquérir de leur avenir auprès du divin occupant du lieu. À l'origine, d'ailleurs, celui-ci n'était pas Athénien mais Thébain. Roi-devin, il avait été contraint de participer, sur l'injonction de son épouse Ériphyle, à la tragique expédition des Sept rois venus reprendre Thèbes à Étéocle pour le compte de son frère ennemi Polynice, tous deux fils du malheureux Œdipe. Mis en fuite, il avait été englouti sous terre par Zeus, aux portes de Thèbes, avec son char et son cocher, pour lui éviter une fin déshonorante. Puis, sous la forme d'un dieu, il était réapparu (son *anodos*) à Oropos, en Attique, signe que les Athéniens auraient naturalisé ce culte (sans doute à la fin de la guerre du Péloponnèse), en le transférant du site primitif de Knopia, en Béotie, à celui d'Oropos, alors sur leur territoire.

Le maître des lieux était le prêtre d'Amphiaraos : il demeurait là de la fin de l'hiver à la saison des labours, dix jours (au moins) par mois. Son emploi était lucratif puisqu'il recevait la peau et la cuisse des victimes des sacrifices. Autre magistrat important : le *néocore*, gardien-secrétaire du site, auprès duquel les pieux visiteurs devaient s'inscrire en versant une obligatoire contribution (une *aparkhé* de neuf oboles), après quoi ils recevaient un ticket d'entrée, une lamelle de plomb de 15 mm sur 55, et leur nom, dûment enregistré, était affiché à la vue de tous. Tournaient également autour des activités sacrées du sanctuaire toute une série de fonctionnaires aux fonctions fort diverses et parfois un peu floues à nos yeux : un *spondophore*, chargé de verser au dieu les libations sacrées, avec une phiale d'or déposée sur la table d'honneur du temple, un trésorier des fonds sacrés, un percepteur préposé à la garde du trésor du sanctuaire, un *épimélète* chargé de toutes les besognes administratives...

On venait ici pour être soigné et, si possible, connaître son avenir.



Les vestiges de l'amphiaréion d'Oropos  Wikimedia Commons

Les consultants venaient ici pour se débarrasser d'un mal dont ils n'attendaient aucune guérison miraculeuse : on venait ici pour être soigné et, si possible, connaître son avenir. Ces consultants devaient d'abord se livrer à un jeûne purificateur, en évitant de consommer du vin pendant trois jours, et fèves et lentilles l'espace d'une journée. Il leur fallait ensuite sacrifier le bélier sur la peau duquel ils allaient passer la nuit. Sacrifice qui se déroulait sur un grand autel, devant le temple (28 m x 14 m) dédié au héros, à l'ouest du site, qui abritait sa statue de marbre blanc et de nombreuses offrandes (il fallait régulièrement les fondre). Cet autel, imposant, était divisé en cinq parts, l'une réservée à Zeus, Apollon guérisseur et Héraklès, une autre à des héros et femmes de héros mal connus de nous, une autre encore à la déesse du foyer, Hestia, ainsi qu'à Amphiaraos en personne, une autre à Aphrodite, à Panacée (celle qui guérit de tous les maux), à Iasô (la guérison) et à Athéna "guérisseuse", la cinquième étant consacrée à diverses nymphes et rivières.

Au sacrifice assistaient quelques spectateurs depuis un petit théâtre, aujourd'hui détruit, et auquel succéda l'actuel, au IV^e siècle, un peu plus à l'est, et où se jouait sans doute le "mystère" de l'histoire d'Amphiaraos (sa mort et sa résurrection), des éléments de décor devant être suspendus dans les entrecolonnements. Dans une des deux chambres (de 10 m sur 5,50), l'une réservée aux hommes, l'autre aux femmes, situées à l'extrémité de l'impressionnant (42 colonnes) portique d'incubation qui longe le cours du ruisseau, commençait alors, pour le fidèle, la nuit décisive. Là, pendant son sommeil, le héros local venait, en rêve, le visiter (sous la forme d'un serpent ?) : il lui annonçait son avenir ou, plus souvent, le mal dont il souffrait, et dont il pouvait, le cas échéant, être débarrassé sur place (on a retrouvé des instruments de chirurgie sur le site). Près d'une grande clepsydre (horloge à eau), dont on distingue toujours l'armature dans la source voisine du temple, d'où Amphiaraos était censé avoir surgi, les fidèles satisfaits pouvaient enfin jeter des offrandes, pièces de monnaie ou autres, avant de quitter le lieu.

Moins grandiose que son équivalent d'Épidaure, ce délicat petit sanctuaire, au fond de son vallon, triompha des vicissitudes du temps, et le visiteur peut lire aujourd'hui, sur des bases de statues, des dédicaces de l'époque de l'occupation romaine, l'une d'entre elles adressée au dictateur Sylla, venu « réorganiser » le sanctuaire après son mémorable passage à Athènes (86 av. J.-C.) où ses armées avaient mis la ville à feu et à sang. Tout aussi pérennes, avaient lieu tous les quatre ans de grandes fêtes, les *Megala Amphiaraia*, avec différents jeux, artistiques, au théâtre, et athlétiques sur un stade (non encore fouillé à l'heure actuelle) en contrebas du portique : Athènes rappelait ainsi, de manière récurrente, sa mainmise sur ce sanctuaire à la limite de sa zone d'influence.

Conférence à domicile



Vue du site de Rhamnonte
 Wikimedia Commons

La forteresse-sanctuaire de Rhamnonte

Tout autre spectacle, au nord-est de l'Attique, enfin, en un lieu où Athènes marquait sa présence par une puissante forteresse édifée sur un promontoire, face à l'Eubée, île riche en blé et très convoitée par ses ennemis, Béotiens et Lacédémoniens. L'endroit était stratégique, et la citadelle fut construite à l'occasion de la guerre du Péloponnèse qui opposa longtemps (de 431 à 404 av. J.-C.) les deux principales puissances grecques, Sparte et Athènes : le dème de Décélie, région que traversaient les convois de blé athéniens partis de l'île d'Eubée, ayant été occupé par les Lacédémoniens, les Athéniens durent, pour acheminer leur approvisionnement, se tourner vers une solution maritime, nettement plus onéreuse : ils organisèrent ainsi des convois de bateaux qui, pour rejoindre le Pirée, devaient longer la rive orientale de l'Attique avant de contourner le cap Sounion. Aussi leur fallut-il protéger lesdits convois, par une forteresse dissuasive, sur la rive continentale, face à l'Eubée. De là, au milieu de nulle part, cette magnifique ville fortifiée, dont le mérite fut également d'éloigner les pirates qui, jusqu'à l'époque de l'occupation romaine, infestèrent la région.



Le temple de Némésis, sur le site de Rhamnonte  Wikimedia Commons

Mais Rhamnonte étant aussi une forteresse athénienne, qui devait accueillir en permanence plusieurs centaines de soldats, sans compter les *peripolia*, détachements chargés épisodiquement de la défense des frontières, la vie de la garnison s’y sent un peu partout : à côté de la porte principale apparaissent le poste de garde (l’important *pylôrion*), le quartier général (*stratègeion*) des officiers et leur mess (*synédriion*), ainsi que des espaces de garnison (notamment des cuisines) et, au sommet du site, ce qui devait être une caserne. Vu l’histoire troublée de la région, la forteresse fut souvent attaquée : on a retrouvé, aux abords de la cité, quantité de boulets de diverses tailles, utilisés par tel ou tel assaillant pour tenter de détruire la partie supérieure de ses remparts, faite de briques crues et donc la plus fragile, sans que jamais les infrastructures de ces murs n’aient été réellement entamées.

Un moment la propriété des Macédoniens (Alexandre y envoya des contingents d’*éphèbes* faire leur service militaire), elle ne se délita que peu à peu, quand elle eut perdu son importance stratégique. Ce n’est qu’à la fin du III^e siècle ap. J.-C. qu’elle fut réellement abandonnée : par la suite, ne vint s’y superposer aucune construction médiévale, même si, au début de la période byzantine, les habitants d’Oropos, ennemis traditionnels des Athéniens, vinrent piller les tuiles de marbre du temple de Némésis et emporter des stèles gravées pour en faire, dans leur ville, des pierres tombales, que les archéologues y ont retrouvées. Mais de successives coulées de boue ayant figé les infrastructures de la Rhamnonte aujourd’hui dégagée, les (rares) visiteurs de ce site, superbe et isolé, loin des espaces habités, peuvent avoir le sentiment, ici, d’être confrontés à une ville ancienne que les hommes ont laissée il y a peu à sa solitude et son rêve.

L’occupation de ce site dura 800 ans, et il est facile, aujourd’hui encore, d’y deviner une vie sociale grouillante.

Le site, aujourd’hui, en est extraordinaire : on l’aborde par le sud, en cheminant à travers rocaïlle et buissons (*rhamnous* en grec), jusqu’à une terrasse qui supporte deux temples, très célèbres dans l’antiquité, celui de Thémis, la Justice divine, dont on a retrouvé une statue monumentale (2,20 m) du IV^e siècle, et celui de Némésis, la Vengeance, qui abritait une statue de 4 m de haut de la déesse, aujourd’hui disparue. De ces temples demeurent, en dépit des pillages, de – fort visibles – soubassements. De là, sur 600 m, le chemin plonge, entre les substructures de tombeaux monumentaux, vers la ville elle-même, une forteresse de 33 000 m² (7 000 ont été fouillés) doublée d’une ligne de remparts datant du V^e siècle av. J.-C. L’occupation de ce site dura 800 ans, et il est facile, aujourd’hui encore, d’y deviner une vie sociale grouillante : s’y bousculaient, le long de trois rues étroites, les *démotes* (habitants) du lieu, et on reconnaît leur *agora* – avec son théâtre –, leur gymnase, leurs 6 temples (dont celui de Dionysos et d’une Aphrodite guerrière), des ateliers et des boutiques avec des entrepôts pour le stockage des marchandises. Les maisons, exigües, y donnaient sur une cour intérieure, équipée d’une citerne souterraine destinée à recueillir l’eau de pluie, et communiquaient entre elles par un réseau compliqué de ruelles, fort déroutant pour un assaillant éventuel.